



**HAL**  
open science

## Habitat Castor : utopies et actualités. Exemples stéphanois

Luc Pecquet, Rachid Kaddour

► **To cite this version:**

Luc Pecquet, Rachid Kaddour. Habitat Castor : utopies et actualités. Exemples stéphanois. Michel Rautenberg. Utopies réalisées, éditions 205, A paraître, “ À partir de l’anthropocène ”. hal-04634530

**HAL Id: hal-04634530**

**<https://hal.science/hal-04634530>**

Submitted on 4 Jul 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Habitat Castor : utopies et actualités. Exemples stéphanois**

*Luc Pecquet, Rachid Kaddour*

L'autoconstruction coopérative qui prend forme dans l'immédiat après-guerre (1947 à Lyon, 1948 à Pessac, qui avec ses 150 maisons habitées à la fin de 1950 fait figure d'initiateur du mouvement dit « Castor ») interroge de diverses façons la question des utopies réalisées. En France, ces expériences d'autoconstruction collective qui se multiplient au cours des années 1950 relèvent souvent, en apparence au moins, d'une contradiction : pour expliciter leur origine, en effet, sont volontiers mobilisés, sans les lier l'un à l'autre, la nécessité de se loger correctement, en pleine reconstruction d'après-guerre, et un idéal de vie communautaire porté par « l'esprit Castor », lequel est au fondement de l'édification de la prometteuse « cité Castor » où cet idéal se réaliserait. Cette contradiction n'est pas sans faire écho à celle inscrite dans le syntagme d'utopie réalisée. Et bien d'autres paradoxes émergent dès lors que l'on se penche sur « les Castors », notamment si l'on s'intéresse aux façons dont s'entremêlent les dimensions politiques et religieuses dans les réalisations de ce mouvement. Il est, en effet, étroitement lié au catholicisme social et à l'idéologie de la démocratie chrétienne, mais il tient aussi de l'engagement politique et militant qui se tient hors de ces obédiences, quand ce n'est s'y oppose. Autre situation paradoxale, sur laquelle nous reviendrons également sans pouvoir, là aussi, déployer l'analyse, si c'est bien sur fond de communautés d'entraide et de solidarité destinées à perdurer que les groupes Castor se constituent, néanmoins ce sont généralement des maisons individuelles qu'ils construisent et non pas du logement collectif, tel par exemple qu'il a pu se développer depuis les années 2000 sous les termes, notamment, d'habitat participatif.

Pour évoquer les Castors du point de vue de l'utopie réalisée et de ce qu'il en est advenu quelques 70 ans après, nous nous intéresserons à l'exemple stéphanois. Ce mouvement, en effet, même s'il y a eu dès 1950 des velléités de le fédérer (création de l'Union nationale des Castors), est hétéroclite : chacun des groupes a son histoire propre ; les analyses de terrain sont à multiplier pour l'appréhender de façon large. Des différents groupes de Castors stéphanois, dont les réalisations s'échelonnent de 1950 à 1957, nous prendrons en considération celui dit de Villebœuf et, dans une moindre mesure, celui dit de La Métare auquel il est affilié<sup>1</sup>. Deux parties structurent notre propos : la première a pour objet de situer ces opérations, et leurs filiations multiples ; la seconde, centrée sur Villebœuf, s'attache à décrypter ce qu'il reste aujourd'hui de ces réalisations et de l'utopie du projet initial.

### **Utopies et filiations des projets Castors stéphanois**

L'histoire de l'habitat coopératif en France, dont l'origine remonte au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et dont le socle est l'indigence des logis, est celle de filiations multiples. La création, le 13 janvier 1908, de la Fédération nationale des sociétés coopératives d'habitations à bon marché (HBM) en est une étape importante<sup>2</sup>. Dans l'entre-deux guerres, un inventeur, Géorgia Knapp, pousse dans ses retranchements la logique sociale à l'œuvre dans ces coopératives. Pour que les plus démunis puissent se loger correctement, il faut substituer l'apport en capital, indispensable pour emprunter mais hors de leur portée, par l'apport-travail, c'est-à-dire favoriser l'autoconstruction collective des logements, dits « cottages sociaux ». Sur ce principe, au fondement des groupes Castor d'après-

---

1 Nous avons mené des enquêtes de terrain sur l'un et l'autre. L'article s'appuie aussi sur celles conduites par des étudiants de 3<sup>ème</sup> année de l'ENSA de Saint-Étienne (cours *Enquêtes de terrain*, que nous coanimons).

2 50 organismes d'HBM, alors, se rassemblent (voir Attar *et al.*, 1998 : 13-18) ; ils sont 437 en 1940.

guerre, et qui fait du travail collectif au chantier le pivot du dispositif<sup>3</sup>, 22 groupes de cottagistes se forment dans toute la France, 1000 logements sont construits. À Saint-Étienne, malgré 600 « sociétaires », seules 29 maisons sont édifiées (1930-1935). Lorsqu'ils créent leur coopérative d'HBM, qu'ils dénomment « Comité ouvrier du logement » (COL ; 21 novembre 1948), les fondateurs des Castors de Pessac<sup>4</sup> s'y rendent. Ils veulent tirer les leçons de cette expérience qui a tourné court : faire face, supposons-nous, à la dimension hasardeuse de l'entreprise qu'ils promeuvent (construire ses logements sur son « temps libre », avec peu de moyens financiers et en misant sur l'effort collectif), entreprise d'autant plus risquée qu'elle ne peut faillir tant elle est vitale pour ceux qui s'y lancent<sup>5</sup>. Il leur faut, en d'autres termes, envisager ses difficultés et son ambivalence fondamentale, où réalisme et utopie socio-politique s'enchevêtrent. Les voilà aussitôt pris, à leur tour, en exemple : les COL se multiplient (à l'emprunt de la dénomination peut s'ajouter celui de la rhétorique et des propos de leur manifeste) ; dès 1948, certains de ceux qui, comme eux, souhaitent pallier les déficiences de l'État en matière de logement, leur rendent visite. Jean Berthouze, initiateur de la première « Cité Castor » construite à Saint-Étienne (La Métare : 1950-53), est l'un d'eux<sup>6</sup>. Nous y revenons ci-après. Au préalable, il nous faut évoquer quelques rapports du mouvement Castor à ce qui relève, sous diverses acceptions, du politique et, partant, de cette relation entre réalité et utopie qui nous intéresse<sup>7</sup>.

Au sortir de la guerre, avant le mouvement Castor et se poursuivant parfois avec lui, il y a celui du squattage, issu de militants du Mouvement populaire des familles (MPF, catholique), mais potentiellement subversif<sup>8</sup>. Lorsque l'État légifère sur la possibilité de substituer l'apport-travail à l'apport financier, le 12 août 1951, il fait plus qu'accepter de financer les initiatives Castors *via* la CAF : il les encadre, il reprend la main face à une situation qui lui échappe et contient les germes d'un autre modèle de société<sup>9</sup>. L'une des devises du mouvement Castor, que l'on trouve d'un COL l'autre, par exemple, est : « Nous ne bâtirons pas chacun notre maison, mais nous bâtirons ensemble notre cité ». Toutes les réalisations Castors sont des « cités », terme qui contient celui de citoyenneté et conduit à l'idée d'espace public : « il recouvre l'idée de politique, au sens d'un système politique (...) qui n'est pas séparable des liens sociaux qui s'y nouent »<sup>10</sup>. Et, comme le souligne Boustingorry « autoconstruction et autogestion s'affirment très tôt comme indissociables » dans ce mouvement, où si « les politiques [sont] absents lors de l'ouverture des chantiers » ils sont bel et bien « présents lors de l'inauguration des cités »<sup>11</sup>. Dans nombre d'opérations Castors, toutefois, l'utopie politique ne se départie pas d'une utopie religieuse, que le nom de « Cité fraternelle » des Castors d'Ablon paraît condenser. À Saint-Étienne, la situation peut être résumée ainsi.

En 1945, la situation du logement y est particulièrement catastrophique. En voici, par exemple, et en termes statistiques, le « bilan accablant » établi en 1949 : « densité moyenne d'occupation de 1,66 personne par pièce (1,12 seulement pour l'ensemble des 54 communes françaises de plus de 50

---

3 L'entraide pour bâtir est un classique de l'habitat vernaculaire (voir Pecquet à paraître). Ici, elle est novatrice en ce qu'elle bouleverse le système en place.

4 Étienne Damoran, prêtre-ouvrier, Daniel Bancon et Pierre merle, syndicalistes CFTC.

5 On peut établir un parallèle avec l'espace vital de ceux habitant (à) la rue, où en dernier ressort il se réduit à celui du corps (voir Pichon 2002) : ici et là, pour habiter, le corps est l'ultime « garantie ».

6 Jean-Pierre Berthouze, son fils, précisait (23 septembre 2023) qu'il souhaitait voir comment ils s'y prenaient. Ceux de Bayonne, Poitiers, Rezé, la Roche-sur-Yon, Toulouse, par exemple, ont aussi été à Pessac (Attar *et al.* 1998 : 20 ; Boustingorry 2010 : 87 ; Asso. C. Cité 2020 : 6 ; Jouenne 2015 : 144).

7 Dictionnaire CNRTL, « Utopie » : « 1) Plan imaginaire de gouvernement pour une société future idéale, qui réaliserait le bonheur de chacun ; 2) Système de conceptions idéalistes des rapports entre l'Homme et la société, qui s'oppose à la réalité présente et travaille à sa modification ». Ces deux sens, en termes socio-politiques, nous concernent.

8 Sur les liens entre squattage et Castors, voir Légié 1987.

9 L'ampleur du mouvement embarrasse. La méfiance est aussi de mise du côté des partis et syndicats de gauche (voir, par exemple, Boustingorry 2010 : 47).

10 Holder et Peatrick 2004 : 13. En contexte Castor, voir Boustingorry 2010 : 124-131. « La cité apparaît nettement comme l'espace clairement déterminé de développement du lien social », écrit-elle par exemple (p. 122).

11 Boustingorry 2010, respectivement p. 27 et 22.

000 habitants) ; 33% de logements surpeuplés où vit 49,2% de la population ; 20% de taudis caractérisés et 56% de logements médiocres »<sup>12</sup>. Dans ce contexte, le MPF organise plusieurs actions : une exposition sur le logement et son financement en juillet 1945, des squattages en 1946-1947, et création du Cartel d'action logement en octobre 1948, rassemblant les syndicats FO, CGT, CFTC et des associations<sup>13</sup>. L'une de ces dernières est l'AFP, Association familiale protestante constituée en 1946 à Saint-Étienne à partir de réseaux familiaux d'entraide actifs depuis 1943. « Convaincue du rôle essentiel de la cellule familiale dans la construction de chacun et de la société », souligne sa charte, préoccupée par la précarité du logement (son journal, en 1947, rend compte des enquêtes menées à Saint-Étienne), très tôt l'AFP intègre à ses activités des réalisations immobilières<sup>14</sup>. La première opération Castor de Saint-Étienne est l'une d'elle. J. Berthouze, investi dans l'AFP, en est l'instigateur et le coordinateur, et il en est aussi l'un des bâtisseurs : des 54 maisons édifiées à La Métare entre 1950 et 1953, l'une est pour sa famille, et le demeure aujourd'hui. Du point de vue des constructions familiales, notons que dix des enfants de Castors ayant bâti la cité se sont mariés entre eux. Et que lorsque l'un des conjoints vient d'ailleurs, on le dénomme volontiers « Castor d'adoption ».

Pour monter cette opération, J. Berthouze crée l'association *La Communauté*, dont le nom évoque l'idéal de vie communautaire fondée sur l'entraide et la fraternité qui la porte, par-delà sa réponse au mal logement. De même, on peut lire dans la dénomination de la seconde opération Castor à laquelle il est associé, celle de Villebœuf, l'attachement à la dimension familiale pour faire société et, en l'occurrence, « cité » : *En famille*. En octobre 1953, alors que La Métare prend fin et que trois autres opérations Castor sont en cours, la Fédération Castor de la région stéphanoise est créée ; J. Berthouze en est le président. *Viens et vois*, organe de l'AFP, en délivre en partie les statuts et le but : « grouper les chefs de famille désireux de travailler à la construction de leur logement<sup>15</sup> ». Cette autoconstruction est la « seule voie ouverte aux foyers modestes pour arriver à la propriété de leur maison<sup>16</sup> », est-il indiqué, ce qui ne contredit pas la dimension utopique de ce mouvement puisque dans cette formule s'insère une copropriété des parties communes de la Cité. S'il est difficile de déterminer qui, du politique et du religieux le disputerait à l'autre au départ de cette fédération, l'enveloppe de cette dernière ne fait pas de doute : « les saveurs des volutes de la pipe du Curé et de celle du Pasteur donnent une valeur très œcuménique à nos réunions<sup>17</sup> ». L'éventuel prosélytisme de l'un ou de l'autre, dans ces opérations, semble sourdre dans le propos suivant, relatif à La Métare : « 40 foyers protestants sur 54 constituent un champ privilégié d'expériences pour la vie d'un quartier AFP »<sup>18</sup>. Dans cette idée de quartier expérimental, et aux côtés de la mise à l'épreuve de ses convictions, il y a en filigrane un projet de société. L'inscription de l'opération dans le contexte local du logement n'en est pas moins très nette. L'aube du projet de J. Berthouze, puis la puissance de sa réalisation, sont évoqués ainsi par son fils Jean-Pierre à l'occasion de la célébration des 60 ans de la construction de La Métare (les 70 ans viennent d'être célébrés) :

« Ce n'est pas tout à coup une idée [du type] 'Tiens on va construire sa maison, tu viens ?'. [...] c'est une recherche très approfondie. Quand on regarde les différents journaux [de l'AFP] de 1946-48, toute l'enquête sur Saint-Étienne après-guerre pour les besoins de relogement, toutes les possibilités, toutes les lois, toutes les expériences qui ont été faites à différents endroits [...] L'idée a été de se tourner [vers les] familles défavorisées, qui étaient dans des habitations insalubres [...],

---

12 Propos issus de la thèse de droit de Jean Celier (1949), cité par André Vant (1996 : 233).

13 Ce cartel devient le Centre d'amélioration du logement de la Loire (CALL) en 1953, puis le CALL-PACT, resté incontournable (voir Vant 1996).

14 Voir <https://www.afpsaintetienne.org/>, « L'AFP bâtisseur » : dès 1946, création d'une maison de retraite à Saint-Étienne, d'une colonie de vacances près du Chambon-sur-Lignon.

15 Les opérations Castor en France sont l'affaire des « chefs de famille ». En retrait des chantiers, les femmes ne font vraiment connaissance que lorsqu'ils s'achèvent.

16 Sur l'accès à la propriété de son logement dans le mouvement Castor, voir Boustingorry 2010.

17 *Id.*, *Viens et vois* 87, 28 novembre 1953 : 1. À La Métare, on souligne que le trésorier de *La Communauté* était catholique, et que si les protestants étaient majoritaires toute autre confession (ou absence de) était bienvenue.

18 Yvonne Reynaud et Chantal Berthouze 2011.

[de] permettre à ces familles mal logées d'accéder à un meilleur logement qui, pour beaucoup, était [alors] devenu un paradis, un palais. Venir habiter aux Castors..., on se sentait [...] une princesse, une reine, d'avoir un bâtiment comme ça à sa disposition.<sup>19</sup> »

L'une des expériences auxquelles Jean Berthouze s'est intéressé est celle de la Communauté de travail Boimondau, où l'engagement politique se divise entre la vision chrétienne de Marcel Barbu – qu'il partage – et celle, marxiste, de son compagnon Marcel Mermoz. L'ancrage du projet dans la crise du logement se double d'une forte dimension compassionnelle. Mais ses intentions, la suite du propos qui précède le montre, sont plus ambitieuses :

« Si on veut aller au fond des choses, ce n'est pas simplement la volonté de regrouper des Hommes, ce n'est pas simplement la volonté de faire avec [*i.e.* : bâtir ensemble], c'était porteur, d'une façon beaucoup plus profonde, d'une notion de non-violence, [...] avec un support spirituel très important [...] (qui) a toujours été très discret. »

Le préambule du règlement intérieur de l'association permet de préciser cet ensemble :

« Notre cité castor [...] se dressera et vivra si tous ses sociétaires sont animés d'une foi révolutionnaire, d'un esprit de solidarité, de courage au travail, d'une volonté de discipline. Seul, aucun de nous ne pourrait bâtir sa maison ; ensemble, nous y parviendrons. [...] Nous ne bâtissons pas chacun notre maison, mais nous bâtissons ensemble notre cité. Et dans cette cité, la règle sera la solidarité. [...] Et nous ne pourrions compter que sur le fruit de notre travail pour faire face avec honneur aux prêts qui nous seront consentis. »

La foi révolutionnaire se différencie bien de la foi en la révolution, ce dont témoigne ici, par exemple, le remboursement de l'emprunt (fin du propos ; toute sécession serait un déshonneur). Mais l'idée d'un homme nouveau, solidaire, animé d'une foi singulière, forcément puissante, et qui se lèverait à la faveur de la construction d'une cité aux accents similaires, a bien des accents utopiques. C'est le chantier qui donne forme à la coopération, naissance à la communauté ; c'est par lui que l'utopie se réalise, en tant qu'il est le lieu d'un travail commun et pour tous, du partage, de la solidarité effective, où l'on brave les difficultés et met en pratique au quotidien l'entraide et l'amitié<sup>20</sup>. Il est fréquent, d'ailleurs, dans les écrits sur les Castors, que le chantier serve de métaphore. « Tout a pu se faire », précise par exemple J.-P. Berthouze, avec du « ciment humain [...], parce qu'il y avait un matériau humain qui n'était autre que les matériaux solides dont on se sert pour construire une maison.<sup>21</sup> » L'Homme et la société, en d'autres termes, se sont ici construits réciproquement – image d'une utopie réalisée et/ou d'une réalité vécue (ils sont ou aspirent à être neufs) qui se retrouve ailleurs et dans laquelle le temps du chantier est primordial<sup>22</sup>.

Le chantier, dans ses difficultés, s'il joue un rôle de « ciment », est aussi ce qui rebute : autour de lui ou à son propos, que cela concerne le travail en cours ou celui à accomplir, se concentrent les encouragements et les découragements, les sarcasmes et les coups de main, le scepticisme quant à cette entreprise irréaliste et la réalité concrète de l'avancée des travaux. Le chantier se jauge, s'observe, se visite ; il attire et interroge. Il est semble-t-il au départ de nombre d'initiatives Castor, voir les autres faire et, mieux, mettre la main à la pâte incitant à franchir le pas. Et il est aussi l'objet de toutes les projections. S'il illustre bien une société solidaire active, que reste-t-il de cette dernière lorsqu'il prend fin et que chacun intègre sa maison ? Ces questions sont envisagées dès la construction. « Quand les maisons sont debout, il reste encore beaucoup à faire, car c'est une

---

19 J.-P. Berthouze, propos extraits du film de Dominique Bauguil (2011).

20 Les règlements des groupes Castor précisent tous le nombre d'heures de travail à accomplir par chacun pour la communauté. Dans la pratique s'ajoute la prise en charge par le collectif des aléas de la vie touchant l'un ou l'autre des sociétaires.

21 Extrait de Bauguil 2011.

22 Sur la construction des maisons et de la communauté de vie Castor comme allant de pair, voir Boustingorry 2010 (124 sq). L'entraide pour bâtir est commune à maintes cultures : elle fait société et en exprime un modèle (voir Pecquet à paraître).

Communauté de foyers qu'il faut dresser, corps et âmes », est-il par exemple écrit dans *Viens et vois* (organe de l'AFP) en 1953<sup>23</sup>.

J. Berthouze invite les indécis à passer au chantier. Puis il leur fait la proposition suivante : ta décision prise, rassemble d'autres chefs de famille, soyez 4 ou 5 bien déterminés et d'autres vous suivront<sup>24</sup>. « En Famille » (ou « Castors : en famille »), nom de l'association de ceux de Villebœuf montée avec l'aide de J. Berthouze, a débuté de cette façon. Ensuite, cette filiation à l'AFP paraît avoir disparue à Villebœuf, auquel nous allons maintenant nous intéresser. Les liens initiaux entre les groupes se défont, les « cités » sont indépendantes les unes des autres.

## D'une génération l'autre : l'exemple de Villebœuf

À Villebœuf, dès qu'une maison Castor est libre, elle trouve preneur : « Ici ça se vend très très rapidement. Si on est raisonnable et intelligent sur le prix, en quatre jours c'est vendu », souligne par exemple l'un de nos interlocuteurs<sup>25</sup>. Cela tient à plusieurs facteurs. L'un d'eux, global, a trait à l'intérêt porté à la maison pavillonnaire, qui ne s'est pas démenti depuis les années 1950<sup>26</sup>.

Les nouveaux propriétaires apprécient les qualités objectives de conception et de construction, qui ont assuré une pérennité aux 25 maisons T4 et T5<sup>27</sup>. Leurs caractéristiques structurelles permettent de réorganiser les espaces intérieurs, pour de nouveaux usages : bureaux et chambres d'amis en rez-de-jardin, ou cloisons supprimées pour créer de grandes « pièces à vivre », par exemple. Le travail collectif, en d'autres termes, a fait ses preuves : la comparaison des maisons à des palais, évoquée, leur caractère « somptueux », est lié à la réalisation du rêve (habiter *sa* maison) mais aussi à la qualité du bâti, relevée dans nombre de ces projets<sup>28</sup>. S'y ajoutent les jardins associés aux maisons et, ici, la situation du quartier.

En 70 ans, Villeboeuf s'est urbanisé, mais sans se densifier beaucoup. Et ce quartier est désormais bien connecté au centre-ville, proche du Jardin des Plantes, et près d'équipements sportifs et culturels. Son calme et son caractère collinaire, offrant vues et ensoleillement, participent aussi de ses atouts : « [Je me sens] privilégié, pour l'aspect panoramique, espace vert, [...] pour le cadre de vie que ça permet d'avoir », nous dit-on par exemple<sup>29</sup>.

Du fait de ces atouts, le plan-masse de l'opération a été peu modifié. Des maisons ont changé – ajout d'un garage, d'une terrasse –, mais il n'y a pas eu de démolition. Physiquement, et pour des raisons concrètes, ce projet existe donc toujours, et sa pérennité paraît acquise. Dorénavant, en effet, à la valeur immobilière de l'opération s'ajoute sa portée patrimoniale, architecturale et urbaine, inscrite dans le Plan Local d'Urbanisme de la ville (hors dispositif de protection). Cette dernière se retrouve dans d'autres cités Castor. Pessac, en 2016, a notamment obtenu le label « Patrimoine du XX<sup>e</sup> siècle » et, ce n'est pas anodin, a initié une « Rencontre nationale des citées Castors » en mai 2018 (J.-P. Berthouze y était convié). Pour autant, que reste-t-il de la communauté de vie initiée lors du chantier ?

---

23 Le futur des cités Castor, le devenir des liens du chantier, est abordé par Boustingorry (2010).

24 Selon son fils, Jean-Pierre Berthouze (La Métare, septembre 2023).

25 Habitant n° 2, mai 2023. Enseignant, installé depuis une quinzaine d'année.

26 Voir Marchal et Stébé 2023.

27 Les Castors font terrassement, fondations, décaissement des sous-sols, évacuation, viabilité (dont 100 m. de canalisations d'égouts), et posent charpentes, voliges, tuiles et planchers. Des artisans font le reste.

28 « Somptueux » est emprunté à Boustingorry (2010), dont le constat est similaire. Légé (1987 : 49-50) souligne, lui, que la perception d'une « maison confortable, voire luxueuse » est liée aux conditions de vie antérieures. Et si les avoir construites empêchait d'en critiquer la qualité, reste qu'un tiers des Castors de la Monnaie les a vendues pour se tourner vers « des maisons plus confortables » (celles-ci « ont été une étape »).

29 Habitant n° 2, *op. cit.*

La question se pose avec acuité : 70 ans après le lancement de l'opération, la population s'est inévitablement renouvelée. Les documents d'archives informent sur les caractéristiques socio-professionnelles et démographiques des familles s'installant en 1958. Trentenaires ou quarantenaires, les maris sont notamment ouvriers, en ateliers en usines ou dans le bâtiment, et employés de bureau ou agents techniques ; nombre de couples, si ce n'est la totalité, ont des enfants. L'homogénéité sociale relative qualifie l'opération au long des décennies 1950 à 1990. Ensuite, du fait du vieillissement et des décès, progressivement les primo-occupants sont remplacés : au milieu des années 2000, la moitié des maisons a changé de propriétaires ; en 2022, la dernière des Castors du projet initial quitte sa maison pour un EHPAD. Les métiers des enfants les ont amenés dans d'autres villes : souvent ils ne reprennent pas les maisons. Par surcroît, et c'est un fait global, beaucoup réalisent une ascension sociale, venue parfois s'ajouter pour leurs parents au premier rêve réalisé (acquérir une propriété privée)<sup>30</sup>. Pour autant, « les Castors ne semblent pas avoir été tentés de calquer leur comportement sur celui d'une couche sociale dite supérieure. À aucun moment le modèle bourgeois n'est devenu idéologie des Castors [...] la cité a plutôt agi comme un conservateur de valeurs ouvrières traditionnelles »<sup>31</sup>. Généralement, les acquéreurs des maisons ont des profils socio-économiques et démographiques assez différents des premiers Castors. Les entretiens réalisés à Villebœuf l'ont été avec un enseignant d'université, deux de collège, et un retraité de la banque. Ces nouveaux arrivants s'installent durablement. Une observation similaire a été faite à La Métare, où déjà quelques maisons ont été rachetées par deux fois. Mais cela ne signe pas toujours la fin d'une transmission de l'histoire singulière de ces lieux, et de « l'esprit Castor ».

Plusieurs occupants installés lors des premiers rachats, des années 1970 à 1990, attestent d'une philosophie qui, dans les représentations comme les usages, marque le quotidien du lotissement.

« Depuis 30 ans que nous habitons une maison Castor, nous avons pris 'l'esprit Castors'. Nous avons trouvé à notre arrivée en 1975 un esprit de fraternité, de solidarité et d'amitié, un esprit où chacun est attentif aux autres, avec discrétion. »<sup>32</sup>

On peut tenir le chantier, on l'a vu, pour fondateur de cet « esprit ». Ce que nous indiquions à propos de La Métare se retrouve ici : « Travail, peine, soucis ont rapprochés tous ces hommes. L'esprit communautaire est en route, accepté maintenant par tous. Bâtir sa maison était le départ, mais cela devra permettre à tous de développer l'amitié forgée sur le chantier »<sup>33</sup>. À l'incertitude quant à la pérennité de cet esprit d'entraide et de solidarité de groupe, on peut faire valoir à La Métare comme à Villebœuf une continuité intéressante en ce qu'elle concerne les travaux d'entretien des maisons, dans une filiation avec l'autoconstruction :

« Une anecdote [...] pour expliquer cet 'esprit Castors' : quelques temps après notre venue dans le lotissement, notre canalisation d'eau avait gelé à l'extérieur et nous ne pouvions [...] entreprendre une réparation. Spontanément, des Castors sont venus nous remettre l'eau et ce malgré l'âge de certains. [...] Nous qui n'avons pas pris part au chantier de la construction de chaque maison, nous en recueillons le fruit »<sup>34</sup>.

D'autres témoignages attestent de la pérennité de ces participations aux travaux jusqu'à récemment, mais reconnaissent qu'elles s'amenuisent ou n'ont plus toujours cours. Parfois l'attention envers les autres demeure, mais dans un « cercle » plus retreint :

« Il reste un excellent état d'esprit, pas avec tout le monde, mais au moins avec les trois maisons qui

---

30 Voir Légé 1987 : 48-51. « L'autoconstruction avait permis aux individus d'anticiper, ensemble, leurs trajectoires sociales », souligne-t-il.

31 Légé 1987 : 59

32 M. Boulet (Collectif 2004 : 82).

33 M. Lambert (Collectif 2004 : 9).

34 M. Boulet, *op. cit.*

m'entourent c'est sûr [...], une bonne ambiance sympathique, [...] des gestes de sympathie. »<sup>35</sup>

Tous les propriétaires ne participent pas, et c'est notamment le cas de ceux arrivés récemment, indiquait par ailleurs cet interlocuteur. « N'importe qui peut acheter une maison Castor, s'installer ici et ne pas forcément correspondre à l'état d'esprit des autres castors. [...] Se voir avec les voisins Castors n'est pas une obligation »<sup>36</sup>, soulignait un autre. Tout le monde ne participe pas au collectif, mais il demeure présent. Et des habitants qui en sont les héritiers en ce qu'ils ont acheté directement à un Castor se sentent alors garants de cet état d'esprit.

« [Lorsque j'ai acheté à la fin des années 1990], je suis tombé sur une dame qui à l'époque avait 78 ans qui était une des personnes d'origine si j'ose dire, qui avait fabriqué les Castors et qui m'a raconté l'histoire, qui m'a fait visiter la maison. [...] J'ai l'impression de vivre dans un lieu singulier car j'ai baigné dans l'histoire avec [cette dame] qui m'en a parlé pendant des heures et des heures, car j'ai aussi connu des anciens et que j'ai vu comment cela se passait. »<sup>37</sup>

Sans avoir participé au montage du projet et au chantier, réputé formateur, ils s'attachent donc à transmettre à leur tour cet état d'esprit, lequel avait « survécu » au chantier. Ils mobilisent deux vecteurs : l'association des Castors, la valorisation de récits mémoriels. Mais on doit d'abord cette transmission, comme il est courant, à celle du récit fondateur. On peut appliquer ici ces propos de Légé sur les Castors de La monnaie :

« Convenons, néanmoins, que si le mythe a subi l'usure du temps, il joua durant des années un rôle important dans la vie des Castors. C'est, en effet, autour de la création "sacralisée" de la cité que le groupe fut scellé et c'est parce que la parole s'empara de cet événement initial que le mythe put exercer une influence considérable sur la vie sociale de la cité »<sup>38</sup>.

Une fois l'an, l'association tient son AG, qui rassemble une vingtaine de ménages. Elle prend en charge l'entretien des communs non cédés à la Ville, à savoir une partie de voirie desservant quatre maisons et les réseaux associés. L'entretien étant minimal et exceptionnel, des membres orientent les actions vers des initiatives visant à entretenir la convivialité.

« La trésorerie [...] cela sert aussi en cas de décès, de naissance ou de mariage, pour faire des chèques-cadeau entre autres, pour des gestes amicaux. Depuis 5 ans, pas de décès, pas de mariage, tout s'est stabilisé. On a alors envisagé d'élargir ça aux enfants qui réussissaient le bac<sup>39</sup> » ; « Maintenant, [l'association] est plus un prétexte pour continuer à se voir, [...] ça permet de faire se rencontrer des gens ».<sup>40</sup>

Nous avons indiqué cette singularité des Castors de proposer simultanément des maisons individuelles et de la copropriété, dans un projet solidaire. Ce paradoxe trouve, dans cette suite, sa résolution : là, et il en est de même à La Métare, ce qui reste en copropriété fournit les moyens d'entretenir des relations de voisinage, d'entraide ou d'attentions réciproques. Les anniversaires sont une autre façon d'entretenir « la communauté » que forme la Cité et de transmettre son histoire. En 2004, *via* les festivités du cinquantenaire, l'association prend un nouveau rôle, en valorisant la mémoire du projet par la publication d'un petit ouvrage qui rassemble des témoignages et des documents d'archives (photographies, documents administratifs anciens) :

« Ce livre, par ses photos et anecdotes, vous a fait partager et connaître un peu 'l'esprit Castors' qui

---

35 Habitant n° 1, mai 2023. Retraité de la banque, installé depuis la fin des années 1990.

36 Habitant n° 2, *op. cit.* À La Métare, on recueille des propos du même ordre.

37 Habitant n° 1, *op. cit.*

38 Légé 1987 : 59. « Le récit fondateur » fait l'objet des pages 55 à 59.

39 Habitant n° 1, *op. cit.*

40 Habitant n° 2, *op. cit.*



a animé et anime toujours les personnes de notre lotissement. En ma qualité de président, je remercie tous ceux qui ont travaillé hier à la construction des maisons et aujourd'hui à la réalisation de ce livre qui permettra à tous de garder vivace l'histoire et l'âme de notre lotissement. »<sup>41</sup>

Les efforts de transmission conduit par les plus motivés permettent d'identifier et de partager des relations de voisinage propres aux Castors et des mémoires du projet initial. Une part de la convivialité initiale se perpétue ainsi, en l'absence de Castors fondateurs. À la Métare, où les célébrations organisées tous les dix ans jouent aussi ce rôle, lorsqu'ils aménagent les nouveaux arrivants reçoivent une brochure retraçant à grands trait l'histoire de la Cité<sup>42</sup>.

## Transitions

En 1951, les HLM ont pris la place des coopératives HBM, puis développé l'habitat collectif que l'on sait. Cette réponse massive au problème du logement par l'industrialisation de la construction, qui changeait radicalement les rapports de et au travail dans la construction, signait la fin du mouvement Castor en tant qu'autoconstruction collective (l'une des dernières réalisations est celle de Saint-Vrain, 1972). Du mouvement, il ne reste aujourd'hui qu'une association délivrant conseils et promouvant l'achat de matériaux de construction à moindre coût, comme à l'image d'une société qui se replie sur la promotion individuelle. Plus en marge, un vaste mouvement de chantiers participatifs s'est fait jour, « rejouant », peut-on dire, les relations de solidarité et d'entraide que le chantier d'autoconstruction favorise, si ce n'est réalise. Là, les maisons sont construites pour ceux qui invitent, *via* internet et ses réseaux, et ceux qui viennent apprennent le travail, son organisation, quand ce n'est s'initient à des relations de travail propres à un autre projet de société, pour un jour à leur tour se lancer peut-être dans la construction collective de leur maison : c'est, également, faire suite à certains aspects de « l'esprit Castor », bien que les filiations avec les mouvement autogestionnaires issus de 1968 y soient plus franches. Mais il y a bien d'autres filiations au mouvement Castor.

À Saint-Étienne, l'appellation Castors a ressurgi au milieu des années 2010, à l'achèvement d'une opération d'habitat participatif sur une colline proche du centre-ville : « les Castors du Crêt-de-Roc ». Les familles à l'origine de cette opération revendiquent une « filiation » avec le mouvement stéphanois des années 1950. À la différence de leurs prédécesseurs, ces nouveaux Castors ne sont pas constructeurs mais auto-promoteurs. Douze familles ont porté le projet, une autre les a rejointes. Elles se sont rencontrées par réseaux : ceux des Amicales laïques de la ville notamment et, de facture beaucoup plus récente, l'AMAP du Crêt-de-Roc. Leur souhait ? Vivre dans un logement conforme à leurs aspirations, c'est-à-dire urbain, confortable, de qualité, économiquement accessible et, aspiration contemporaine, respectueux de l'environnement. Le contexte immobilier du territoire stéphanois, davantage porté vers le périurbain pour ce type de logements, était peu favorable. Elles avaient pour stratégie de collaborer pour la réalisation de leur habitat : elles ont assuré la gestion de tous les aspects administratifs et techniques de l'opération. La démarche a amené à s'émanciper en partie des acteurs ~~habituels~~ conventionnels de la fabrication de la ville et à concevoir un habitat plus innovant que ne l'étaient à leur époque ceux des Castors évoqués, mais bel et bien lui aussi dans l'air du temps : passif, et comprenant des espaces communs (jardin, buanderie, atelier, salle transformable en gîte). Ce travail de longue haleine a développé des solidarités et de la convivialité. La revendication du nom de Castors, on le voit, n'est ainsi pas dénuée d'arguments : bien des filiations peuvent, en effet, être avancées.

L'expérience d'habitat participatif du Crêt-de-Roc convie à envisager une permanence du projet sociopolitique d'un habitat urbain dont l'initiative et la réalisation associent des habitants soucieux

---

41 M. Boulet, *op. cit.*

42 Ces éléments contrastent avec ceux fournis par Noël Jouenne (2015) sur une cité Castor de Toulouse, située dans un quartier déprécié, et où suite au chantier (100 maisons) le bâtiment commun « emblématique de trois ans de travail » fut détruit : « Pourquoi ce projet collectif n'a pas été suivi d'une dimension associative et communautaire [?]. Cela aurait évité de survaloriser les moindres repas entre voisins ».

d'entraide et de solidarité. S'il est édifié, avec ses utopies, en marge des modalités dominantes de production du logement, bien souvent l'habitat coopératif l'est aussi en lien avec l'État. Il n'en reste pas moins que, de l'habitat coopératif du XIX<sup>e</sup> siècle à l'habitat participatif ou alternatif du XXI<sup>e</sup> siècle (les « Premières rencontres de l'habitat participatif » se tiennent à Strasbourg en 2010), relayé par les Cottages sociaux (1921), les Castors, et l'habitat autogéré des années 1970-1980, par filiation ce projet d'utopie réalisée vit.

## Bibliographie

ASSOCIATION CLAIRE CITE, 2020, *Les Castors de la Balinière, une expérience d'autoconstruction collective*, Rezé, Ville de Rezé, <https://www.reze.fr/publication/les-castors-de-la-baliniere/>

ATTAR Michèle, LOURIER Vincent, VERCOLLIER Jean-Michel, 1998, *La place de la forme coopérative dans le secteur de l'habitat en France*, Paris-La Défense, Plan Urbanisme Construction Architecture (PUCA), 204 p. (dactilogr.)

BOUSTINGORRY Julie, 2010, *Des pionniers autoconstructeurs aux coopérateurs : histoire des Castors en Aquitaine*, doct. Dactylogr., 242 p., <https://theses.hal.science/tel-00707514/document>

COLLECTIF, *Les Castors de Villebœuf-le-Haut. Cinquantième anniversaire, 1954-2004, sd.* [2004], Saint-Étienne, 82 p.

HOLDER Gilles, PEATRICK Anne-Marie, 2004, « Cité, centre, capitale : pour une anthropologie du statut politique de la ville », *Journal des africanistes* 74 (1-2), *Cité-État et statut politique de la ville en Afrique et ailleurs* : 9- 34.

JOUENNE Noël, 2015, « L'attachement comme forme de résistance face à l'effacement de la mémoire. Retour d'expérience sur les enjeux de patrimonialisation d'une cité Castor à Toulouse », *Parcours anthropologiques* 10, *Ethnographie du changement et de l'attachement* : 142-165.

LEGE Bernard, 1987, « Les castors de la Monnaie. Naissance et mort d'une épopée », *Terrain* 9 : 40-59.

MARCHAL Hervé, STEBE Jean-Marc, 2023, *Le pavillon, une passion française*, Paris, PUF, 273 p.

PECQUET Luc, à paraître [2024], « L'entraide au principe de la construction (pays lyela, Burkina Faso) », in Fouad Ghomari, *L'histoire de la construction, une histoire de l'humanité*, Alger, Paris, éditions e2ID et Picard.

PICHON Pascale, 2002, « Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire », *Communications* 73 : 11-29.

REYNAUD Yvonne, BERTHOUBE Chantal, 2011, « Au démarrage des Castors... le partage », *Viens et vois*, été 2011 : 8.

VANT André, 1996, « Du logement à l'habitat, l'émergence d'un nouvel acteur dans l'urbanisme stéphanois, le C.A.L.L.-P.A.C.T. », *Revue de géographie de Lyon* 71-3, *Recomposition du système d'acteurs en région stéphanoise* : 233-242.

## Filmographie

BAUGUIL Dominique, *Les Castors de l'après-guerre*, 2011, CLC Productions, TL7 Télévision Loire 7, 53'20''.